

LÉONOR
DE RÉCONDO

●

RÊVES OUBLIÉS

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

Extrait de la publication

RÊVES OUBLIÉS

DU MÊME AUTEUR

LA GRÂCE DU CYPRÈS BLANC

Le temps qu'il fait, 2010

LÉONOR DE RÉCONDO

RÊVES OUBLIÉS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2012

© Sabine Wespieser éditeur, 2012

Extrait de la publication

*Pour Félix et Hector,
afin que les souvenirs de l'un nourrissent la mémoire de l'autre.*

*De cette terre qui sait
Un éclair jaillira
Dans le soir naissant*

SÔSEKI
Haïkus

AÏTA EST ASSIS SUR LE LIT DÉFAIT, il tient sa tête entre ses mains. Partir maintenant. Ces mots martèlent sa pensée. Partir maintenant à Irún. Il se lève, fait quelques pas dans la chambre. Il jette un coup d'œil distrait au miroir qui surplombe la commode. Il scrute un instant cette vie qu'il laisse. Pour combien de temps ? Quelques mois, tout au plus. Le temps de retrouver Ama et les enfants.

Être ensemble, c'est tout ce qui compte.

Il s'approche de la commode et prend une des photos encadrées, celle qu'il préfère, celle qu'il regarde chaque soir avant de se coucher. Il y a Ama et son sourire, Ama et leurs trois fils. Le petit est dans ses bras, les deux autres s'accrochent à sa jupe. Bonheur furtif, piégé sur du papier, volé par lui un après-midi ensoleillé, alors qu'ils se promenaient dans les jardins d'Aranjuez, cette ville qu'il doit quitter. Il sort la photo de son cadre en verre biseauté. Il la caresse du regard, puis la glisse dans la poche de sa chemise.

Être ensemble, c'est tout ce qui compte.

Mais comment partir sans se faire tuer ? Un léger rire secoue ses épaules, il n'avait jamais imaginé se poser un

jour une telle question. Et pourtant, cette réalité est bien là.

Aïta revoit la scène du restaurant qui s'est déroulée quelques instants auparavant.

Lui est installé à sa table habituelle, deux hommes se sont assis au bar. Ils parlent fort, méprisant tous ceux qui les entourent. Ils sont entrés sûrs de leur fait et commandent deux verres à Miguel. Puis encore deux.

Aïta ne les écoute pas, il mange en lisant le journal comme il le fait chaque jour quand Ama et les enfants séjournent à Irún. Les nouvelles sont mauvaises, le Pays basque tombe aux mains des franquistes. S'il ne se sent pas directement menacé à Aranjuez, il sait que le danger pointe pour la famille d'Ama. L'éloignement lui pèse.

Comment vont-ils ?

Miguel lui apporte un café serré, il y plonge trois sucres. C'est trop, tu vas te rendre malade, dirait Ama, son amour. Il sourit. Les voix moqueuses des deux types le sortent brutalement de sa rêverie.

– Tu vois celui qui boit son café près de la fenêtre, on se le fait. C'est un vendu, un directeur, un bourreau d'ouvriers !

Aïta les regarde sans comprendre tout à fait. Ce doit être de lui dont ils parlent puisqu'il boit un café et qu'il est près d'une fenêtre.

Les deux types sont éméchés, énervés. L'un d'eux écarte les pans de sa veste et laisse insidieusement briller la crosse de son pistolet.

J'ai ce qu'il faut pour te tuer.

Maintenant Aïta a tout à fait compris, mais il prend le temps de finir son café, allant jusqu'à racler avec sa cuillère le reste de sucre collé au fond de la tasse. Puis il se lève, laissant délibérément sa veste sur le dossier de sa chaise, et se dirige vers les toilettes au fond de la salle. Un jour, Miguel lui a montré une porte qui mène du jardin à la rue, alors Aïta saute par la fenêtre des toilettes. Il se cache quelques instants derrière les hortensias, puis passe la petite porte et se retrouve rapidement sur le trottoir d'en face.

Arrivé en bas de sa maison, il monte quatre à quatre les marches de l'escalier qui mènent à sa chambre, puis claque la porte derrière lui. Il est maintenant assis sur son lit. Ce lit qu'il ne fait plus.

Depuis le départ d'Ama et des enfants, les jours se suivent, identiques. Il se lève tôt, part à la fabrique de céramique, contrôle les directives des contremaîtres, va manger chez Miguel puis retourne travailler, pour finalement rentrer le soir épuisé.

Rarement dans sa chambre à cette heure-là, il se laisse surprendre par la lumière blanche qui inonde la pièce, par la force du soleil qui frappe de plein fouet les petits carreaux soufflés où sont restées emprisonnées de minuscules bulles d'air, souvenirs figés d'un homme.

Aïta ferme un peu les persiennes. Les deux types sont en bas. Une voix éraillée monte jusqu'à lui.

– On a tout notre temps, on t’attendra tout le jour, toute la nuit s’il le faut, mais on t’aura !

Partir maintenant. Mais comment partir discrètement, sans se faire tuer ?

Il pose sa main sur la poche de sa chemise. La photo est là. D’abord, se calmer et réfléchir. Le canari siffle dans sa cage.

Je t’avais oublié. As-tu une idée, Txori ?

L’insouciance et le jaune éclatant de l’oiseau le font sourire. Aïta regarde à nouveau par la fenêtre. Ils sont toujours là. La rue est passante, c’est l’heure du déjeuner, et les gens vont tranquillement d’un troquet à l’autre. Une idée surgit. Et s’il fallait être tout sauf discret ? Les deux types n’auraient pas le courage de le tuer en pleine rue, à la vue de tous.

Oui, c’est cela : être le plus extravagant possible. Et toi, Txori, tu vas m’aider.

Aïta maintenant se presse, se déshabille, cherche dans l’armoire son costume le plus beau, prend celui de lin blanc aux plis parfaits et choisit aussi une chemise de soie vert foncé. Il pose les vêtements sur le lit, les examine en pensant au nouvel homme qu’il va devenir, aux railleries qui vont peut-être le sauver. Txori bat des ailes dans sa cage, impatient de voir la transformation s’opérer.

Je dois me calmer, se dit Aïta.

Il prend de grandes inspirations, s’habille soigneusement, puis s’approche du miroir. Il est beau, la couleur blanche met en valeur sa carrure et sa taille. Dans la rue, il dépasse toujours les autres d’une demi-tête.

Il est prêt, il doit partir et leur faire face. Il sort la photo de la poche de son ancienne chemise et la glisse dans la nouvelle.

Vous êtes sur mon cœur. Être ensemble, c'est tout ce qui compte.

Il met son panama et jette un dernier coup d'œil sur cette chambre qui a abrité ses rêves et son amour, qui a vu naître deux de ses fils. Il n'emporte rien. Txori siffle.

Toi, tu viens avec moi.

L'homme qui descend l'escalier avec à la main une cage à oiseau marche vers sa mort. Peut-être parviendra-t-il aujourd'hui à l'éviter grâce au chant bienveillant de Txori. Mais demain ? Et qu'en sera-t-il de cette guerre qui commence, de cette haine qui les ronge tous ?

L'homme à l'élégance désinvolte qui s'apprête à ouvrir la porte de sa maison marche la tête haute. Il sait ce qui l'attend. À peine dans la rue, les quolibets fusent.

– Mais pour qui se prend-il celui-là ? Comme il est ridicule avec sa cage !

Aïta marche lentement, se délecte de cette promenade. Il n'a que quelques rues à parcourir avant de rejoindre la gare. Les deux types sont derrière lui, il ne les voit pas, mais il sent leur regard percer son dos.

Aïta prend même la peine de sourire à ceux qui lui disent en riant :

– Ce n'est pas après les femmes que tu cours, toi ! Homo-sexuel ! Dépravé !

Aïta sourit toujours, il ôte son chapeau, saluant les uns et les autres de façon grotesque. Il attire ainsi de plus en plus de monde autour de lui. Derrière son épaule, les deux types marmonnent :

– Qu’est-ce qu’on fait ? Il y a trop de monde.

La gare est maintenant au bout de la rue.

Un passant lui envoie un caillou dans le dos et s’écrie :

– Tu n’as pas honte avec ton canari et ton habit de carnaval ? L’Espagne en est là à cause de gens comme toi !

Ne pas se retourner, avancer.

Il entre dans la gare, va au guichet. Le fonctionnaire l’observe, moqueur.

– Quand part le prochain train pour Irún ? demande Aïta.

– Dans dix minutes.

– Une place en première, s’il vous plaît.

– Mais bien entendu, cher monsieur.

La réponse est mielleuse. Aïta touche la photo.

Vous êtes sur mon cœur, je me rapproche de vous.

Il prend son billet et se mêle à la foule qui grouille sur le quai. Il regarde furtivement derrière lui. Les deux types ont disparu comme il l’avait prédit. La sueur perle sous son panama. Il a survécu jusque-là.

Étrangement, personne dans la gare ne s’intéresse à son allure. Les gens, pris par l’excitation du voyage, n’observent plus ce qui les entoure. Seuls les policiers qui font les cent pas sur le quai d’en face le montrent du doigt en riant. Aïta tient

fermement la cage de Txori qui n'a pas cessé de chanter, il n'écoute rien d'autre que ce sifflement familier, joyeux.

Le train entre en gare. Aïta s'installe, la cage sur les genoux. Les paysages défilent, les heures passent les unes après les autres sans que personne n'ose déranger le canari chanteur et l'homme au regard fiévreux, au visage ravagé par la mélancolie. À la pensée obnubilée par l'espoir d'embrasser promptement les siens.

Il arrive à Irún en début de soirée. À peine sorti du train, Txori cesse de siffler. Un frémissement inhabituel agite la ville. Aïta et l'oiseau l'ont ressenti immédiatement. Les gens se pressent, personne ne les remarque, les bouches sont crispées, les esprits perdus vers des horizons invisibles. Aïta court, le chapeau dans une main et la cage dans l'autre. Un pressentiment lui serre le cœur. Il court aussi vite qu'il le peut.

Quand il entre dans la maison, il n'est accueilli ni par des rires, ni par des baisers. Seul le silence l'étreint. Il se précipite d'une pièce à l'autre. Personne.

Le gâteau d'anniversaire est encore sur la table. Une odeur de peur et de cannelle imprègne les murs.

Où sont-ils ?

AMA S'EST LEVÉE TÔT CE MATIN-LÀ pour préparer le gâteau de riz. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Zantzu, et elle veut que le gâteau ait le temps de refroidir avant le déjeuner. La maison est silencieuse, tous dorment encore. Ama adore ces instants de solitude qui précèdent le vacarme et les bousculades matinales. Elle pense à Aïta, dans dix jours il sera là et ils pourront enfin profiter ensemble de la fin de l'été. Elle mélange avec patience le riz, le lait chaud, le sucre et la cannelle.

Deux mois que je ne l'ai pas vu.

Tous les étés, c'est la même chose. Otzan, l'aîné de ses trois fils a attrapé, très jeune, le paludisme, et depuis, de peur que les autres ne soient contaminés, ils fuient dès qu'ils le peuvent la région marécageuse d'Aranjuez. Ils viennent ici à Irún, dans cette grande maison où vivent ses parents à elle et deux de ses frères.

Elle continue de tourner la spatule dans la casserole en cuivre, il ne faut pas que le riz attache. Elle n'entend pas Iduri arriver. Le plus jeune de ses fils a quatre ans, et elle sursaute lorsqu'il s'agrippe soudain à ses jambes. Il rit de sa blague en cachant son visage dans sa jupe.

– Bonjour, Iduri, comme tu es matinal !

– Oui, je suis venu voir les avions.

Le petit adore regarder par la fenêtre les avions allemands survoler la ville. Le gâteau de riz est prêt, il faudra juste le laisser sécher au four.

Si Iduri s'est levé, les autres ne vont pas tarder. Ama pose sur la grande table les tasses et les assiettes, prépare la cafetière, coupe du pain, sort le miel et les confitures. C'est elle le matin qui s'occupe de tout cela, la bonne n'arrivant que vers dix heures.

Ama se retire ensuite dans sa chambre pour faire sa toilette et s'habiller. Ce jour-là, elle jette son dévolu sur une robe sombre et de longues boucles d'oreilles en or. Elle possède beaucoup de bijoux et aime à en changer. Comme c'est aujourd'hui le septième anniversaire de Zantzu, son deuxième fils, elle les choisit avec plus de soin encore et passe à son doigt délicat une bague sertie d'une belle perle et de deux diamants. Ses yeux passent de son reflet dans le miroir au portrait d'Aïta posé sur sa coiffeuse.

Plus que dix jours, mon amour.

Elle entend la porte d'entrée qui claque. Ce doit être son père qui va chercher le journal.

Parviennent aussi jusqu'à elle les discussions animées de ses frères. « Les oncles », comme on les appelle depuis la naissance des enfants, n'ont pas encore trouvé d'épouses, et cela fera bientôt quarante ans qu'ils vivent là, dans la maison familiale.

Des petits pas montent fébrilement l'escalier. Iduri entre en trombe dans la chambre.

– Ama, les avions vont arriver, je les entends, viens !

Elle court à la fenêtre de la salle à manger avec lui, c'est là qu'on les voit le mieux. Les appareils suivent toujours le même parcours. Elle ouvre grand les battants et prend Iduri dans ses bras. Les avions approchent, le bruit est assourdissant. Le petit frappe dans ses mains et crie :

– Les avions, les avions !

Une légère peur froisse le cœur d'Ama. Iduri aussi a peur, mais il ne peut résister au plaisir de ces instants furtifs et violents.

Le vrombissement des avions passé, on n'entend plus dans la pièce que le grésillement de la radio. C'est Otzan, l'aîné âgé de dix ans, qui vient de l'allumer pour écouter son émission préférée : des retransmissions de musique classique. À onze heures, chaque matin du mois d'août, il colle son oreille au poste afin de ne perdre aucune note des concerts diffusés. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est le piano. Souvent, dans ces moments-là, il contemple avec mélancolie ses mains fragiles, blanches, très légères. De vraies mains de pianiste, disent les oncles. Mais personne ne prend au sérieux son désir de jouer de cet instrument, et son tempérament n'est pas à forcer les choses. Alors, faute de mieux, ses oreilles errent au gré des caresses laissées par d'autres sur ces claviers invisibles. Et la pensée d'Otzan s'évade ainsi loin des avions, loin du gâteau qu'Ama sort aujourd'hui du four.

Zantzu est assis près de son frère et ouvre ses cadeaux avec frénésie. Il découvre d'abord un jouet. Une sorte de petite tour en bois dotée d'une rampe coulissante en colimaçon où peut glisser une bille. Il examine l'objet un instant et s'en désintéresse aussitôt. Iduri, qui a tout observé avec avidité, saute de joie.

– Dis, tu me le prêtes ?

– Oui, oui, vas-y.

Zantzu n'aurait jamais prêté aussi facilement son deuxième cadeau : un livre illustré sur les constellations. Il adore les livres et sait que tout le savoir du monde s'y cache. Alors, si on ne les lui donne pas, il les prend où il peut : dans la chambre de ses parents, chez les oncles. Il reste aussi des heures dans la librairie du bas de la rue en pensant à tous ceux qu'il s'achètera quand il le pourra, quand il sera grand.

Soudain, on frappe à la porte d'entrée.

Un des oncles va ouvrir. Un homme haletant lui glisse quelques mots à l'oreille, puis l'oncle Sebastián ferme la porte brusquement. Il se dirige vers Ama et lui dit de se préparer. Il faut partir tout de suite.

– Comment cela, partir tout de suite ?

– Paco nous prévient qu'ils viennent pour nous fusiller tous, du petit au grand-père.

Le temps se fige. Les trois enfants ont relevé la tête dans un même mouvement. Sans comprendre, ils ont senti que la vie basculait.

Les mains d'Ama se mettent à trembler. Sa première pensée est pour Aïta. Brièvement, elle voit son visage, puis, prise de panique, elle ordonne aux enfants d'aller dans l'entrée et de mettre leur veste, elle monte ensuite chercher sa mère et son père qui lisent le journal dans leur chambre. Elle avertit aussi la bonne.

– Nous partons pour quelques heures, faire un pique-nique, bredouille-t-elle.

– Vous ne prenez pas le gâteau de riz ? s'étonne la bonne.

– Non, laissez-le sur la table pour notre retour.

L'oncle Sebastián lui a dit de prendre quelques bijoux, pas de vêtements. Ils doivent passer la frontière dans la plus grande discrétion. Avoir l'air de se promener, a-t-il ajouté. Ama met à son cou ses colliers les plus précieux et les cache sous son col. Dans un tout petit étui, elle glisse quelques bagues et des boucles d'oreilles.

Elle regarde sa chambre d'un air hébété. Reviendra-t-elle ? Oui, elle le veut, dans une semaine peut-être.

Les enfants attendent dans l'entrée, n'osant pas bouger de peur de froisser un peu plus le destin qui s'est soudain abattu sur eux. Les grands-parents sont prêts eux aussi. Le grand-père, le regard hagard, ne perd pourtant pas sa verve et explique que tout est de la faute de cette satanée politique.

– Mais, tu verras, ce n'est qu'une question de jours. Nous reviendrons ! Ne t'inquiète pas, finit-il par dire à sa femme.

Les oncles ont caché dans leur chemise les derniers dossiers arrivés de France en contrebande.

Sourire, n'avoir l'air de rien et mettre tous ces papiers en sécurité.

Avant de partir, Ama va voir la voisine et lui dit :

– Nous allons à Hendaye quelques jours, chez Mademoiselle Églantine. Si Aïta arrivait plus tôt que prévu, pourriez-vous le prévenir ?

Elle ne se doute pas qu'il aura l'information le soir même.

ILS SONT MAINTENANT SUR LE PONT qui traverse la Bidassoa, entre Irún et Hendaye. Toute la famille, sourires cloués aux visages, marche groupée. Des policiers les arrêtent.

– Où allez-vous ?

– Nous allons pique-niquer sur les berges du fleuve, c’est l’anniversaire du petit.

– C’est bon, passez.

Et ils avancent, les trois frères se tiennent par la main. Iduri, le plus petit, se laisse traîner. Il regarde ses pieds et il a peur, beaucoup plus que lorsqu’il observe les avions par la fenêtre. Il n’a jamais eu la gorge aussi serrée. Il crache la salive qu’il n’arrive plus à avaler. Puis il regarde à nouveau ses pieds et se laisse tirer par les autres.

– Avance, Iduri, avance !

Du passage de la frontière, il ne voit que les confettis ramassés par ses sandales. La fête du 15 août a laissé des souvenirs colorés s’amonceler dans les caniveaux français. Iduri fouette les petits bouts de papier avec ses pieds. Il aimerait en mettre quelques-uns dans sa poche, mais la main d’Otzan le tient fermement.

– Ce n'est pas le moment, lui ordonne la voix brisée de son frère aîné.

Au loin, on entend une fanfare.

18 août 1936

Qu'avons-nous fait ? Pourquoi nous en veulent-ils tant ?

Aïta, où es-tu ? Je me suis sentie si seule. J'ai trouvé ce petit carnet dans un tiroir, il était vierge, oublié. J'écrirai chaque jour jusqu'à nos retrouvailles, pour que tu saches. Je consignerai tout.

Nous sommes chez Mademoiselle Églantine. Andrés l'avait informée de notre arrivée. Elle nous a laissé tout le rez-de-chaussée de sa grande maison. Nous sommes au mieux, mais j'ai le ventre noué.

Aïta, tu me manques !

– JE NE SAIS RIEN DE PLUS, Ama semblait très agitée.

Aïta sent que la voisine hésite, qu'elle n'ose pas poursuivre.

– Que savez-vous d'autre ? Dites-le-moi, s'il vous plaît.

– Eh bien, voilà, reprend-elle en se tordant les mains à s'en faire blanchir les phalanges, des hommes sont venus cet après-midi. Ils ont frappé à votre porte, en criant : « Ouvrez, ouvrez ! » Après plusieurs tentatives, ils ont sonné chez moi. J'avais peur, je n'ai pas ouvert. De derrière la porte, je leur ai demandé ce qui les amenait. « Sais-tu où ils sont ? » m'ont-ils demandé. J'ai répondu que toute la famille était partie pour quelques jours. « Dis-leur qu'on reviendra, qu'on ne les lâchera pas. »

Aïta est blême.

– Maudite journée, marmonne-t-il.

La voisine reste figée dans l'entrebâillement de sa porte, Aïta n'apprendra rien de plus. Il la remercie alors poliment et rentre rapidement dans l'appartement vide.

Maintenant il comprend leur départ précipité, le gâteau laissé sur la table. Quelqu'un a dû les prévenir du danger et ils sont partis aussitôt. Il va dans la cuisine et s'en coupe une part.

Ama, ton gâteau de riz est toujours aussi bon.

Il erre dans la maison, se demandant ce qu'il pourrait emporter. Il prend finalement un de ses couteaux préférés au manche en buis et à la lame bien affûtée, un jouet en bois ainsi qu'un livre laissés sur le tapis du salon.

Il entre dans leur chambre, celle d'Ama, la sienne aussi quand ils sont là tous les deux. Il se déshabille, change son costume pour un plus discret, un gris en fil fera parfaitement l'affaire. Il cherche ensuite une petite boîte dans laquelle Ama range leur correspondance amoureuse. Au hasard, il en sort trois lettres qu'il glisse avec la photo dans la poche de sa chemise. Il lui reste tout juste assez de place pour un petit étui en cuir contenant quelques bijoux.

Je ne peux rien prendre de plus, il me faut passer la frontière sans bagages. L'argent ? Il m'en reste encore un peu.

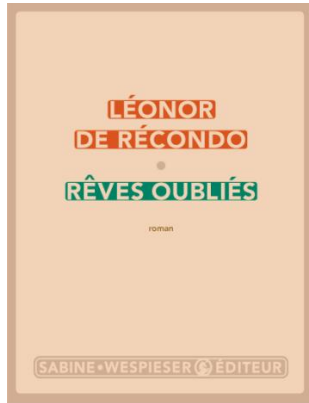
Il serait imprudent de rester dans l'appartement plus longtemps, il est aussi trop tard pour passer le pont, mais Aïta connaît un hôtel, dans un autre quartier, où il pourra se reposer en sécurité jusqu'au lendemain matin, jusqu'à l'aube, où il partira pour Hendaye.

Alors qu'il est plongé dans ses pensées, le sifflement de Txori le fait sursauter.

– C'est grâce à toi que je suis arrivé ici sain et sauf !

Aïta libère l'oiseau qui tournoie joyeusement dans la cuisine.

– Je ne t'oublierai pas, dit-il en ouvrant grand la fenêtre.



Cette édition numérique du livre
Rêves oubliés de Léonor de Récondo
a été réalisée le 09 décembre 2011
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2012, pour la présente édition numérique*
www.swediteur.com

ISBN 9782848051123